

MA RENCONTRE AVEC RICHARD ET MANON

Je n'en fais pas un métier, mais j'adore donner des conférences. En fait, je donne *une* conférence, toujours la même, que j'ai intitulée *Deux vies de bonheur*. C'est une conférence-témoignage au cours de laquelle je raconte ma propre aventure sur terre.

J'y raconte comment et pourquoi une personne, heureuse depuis toujours et qui a vu la chance et le bonheur parfait l'accompagner à partir du premier jour de sa vie, peut chuter soudainement dans les abîmes du malheur et se débattre des années durant dans une dépendance à l'alcool, pour néanmoins revenir à la vie par la suite. Remonter le courant, ramer contre vents et marées, pour retrouver le goût de rire, de s'amuser, d'avoir des projets, de goûter aux clémentines, de se réveiller le matin avec un sourire imprimé au visage jusqu'au prochain dodo.

J'ai été béni par le dieu du hasard. Je n'ai pas demandé de naître ici. C'est le sort qui en a décidé ainsi. Statistiquement,

j'avais une chance sur mille de naître au Québec, ce pays pacifique d'où les soldats sont absents, à moins d'une catastrophe naturelle – tremblement de terre, feu de forêt ou inondation. Un pays où se côtoient la profondeur de la culture européenne et le dynamisme, la créativité de la culture américaine.

En plus, j'ai eu la chance d'arriver dans une famille où l'amour est roi. Une mère aimante, un père attentionné, des sœurs généreuses et riantes, et un petit frère, arrivé sur un nuage, qui est plus brillant que le cristal et plus beau qu'un feu de camp.

Au début de l'adolescence, j'ai rencontré France, la plus belle jeune fille de l'univers. Elle deviendrait ma femme et la mère de mes enfants douze ans plus tard. J'en suis, encore à ce jour, amoureux fou. Une femme brillante avec des yeux comme du jade.

Ainsi, jusqu'à l'âge de 31 ans et 8 mois, ma vie a été une suite ininterrompue de petits et surtout de grands bonheurs. Des bonheurs quotidiens, profonds, longs en bouche. Jamais le moindre nuage, la moindre embûche, le moindre écueil.

Professionnellement, encore de la chance. Je n'ai jamais étudié sérieusement et je n'avais aucune idée d'où j'allais aboutir. À 20 ans, j'ai mis le pied à la radio, grâce à un contact, et je n'en suis pas ressorti avant qu'on ne m'indique la porte, quarante ans plus tard. Quarante ans à exercer tous les métiers à la radio : scripteur, journaliste, chroniqueur de circulation, animateur, éditorialiste et le reste.

Un jour de décembre 1982, la fille aux yeux de jade et moi nous sommes mariés, et nous étions bien décidés à avoir des enfants. Nous nous sommes mis à l'œuvre et quelques mois plus tard, voici qu'arrivaient les jumeaux : un Félix et une Marie.

Un gars, une fille. Encore et toujours le cul béni.

Puis, le 29 septembre 1985, l'hécatombe. À l'âge de deux ans, trois mois et quatorze jours, une bactérie a assassiné ma fillette.

Je n'avais jamais expérimenté la moindre parcelle de malheur, et voilà que le pire m'arrivait. Un malheur pire que ma propre mort. Alors, j'ai dû réapprendre à vivre. Rebâtir ma vie, de la cave au grenier. Tout avait été détruit, rien n'avait résisté. Sauf ce petit garçon aux allures d'Italien du Sud, avec ses cheveux noirs, qui nous a incités, France et moi, à chercher et à retrouver l'énergie et l'espoir pour continuer notre chemin, malgré la tragédie.

Dans la seconde partie de la conférence, je parle de ma deuxième vie, celle après Marie. La futilité de l'envie, de la jalousie, de la rancune, du mensonge, de la vengeance, du ressentiment. De l'égoïsme qui vient des plus grandes douleurs. Tous ces pièges qui empêchent d'avancer. J'explique comment cette tragédie sans nom a changé la donne et m'aura finalement guidé vers la sérénité, en éloignant les sentiments les plus sombres, ceux qui ne font qu'aggraver la souffrance, ceux qui ne règlent rien. En s'envolant, ma petite fille Marie m'a appris à vivre. M'a appris les vertus de l'effort et de la foi. Une foi sans règles, sans dieu, sans obligations, une foi en la vie. J'ai remonté le courant, ramé contre vents et marées, pour retrouver le goût de rire, de m'amuser, d'avoir des projets, de goûter aux clémentines, de me réveiller le matin avec un sourire imprimé au visage jusqu'au prochain dodo.

Je croyais bien y être arrivé, mais une autre force, inverse, a tenté – et a réussi par longs bouts – de brouiller les plans de l'ange qu'était devenue Marie. En effet, j'ai longtemps cru que l'alcool me servait d'armure, me protégeait, m'aidait. J'avais sur la bonne route, mais en traînant un poids, inutile et poison. Il a encore fallu que Marie s'en mêle...

C'est à la suite de l'une de ces conférences que j'ai rencontré Richard et Manon.



Par expérience, je sais que la clientèle « naturelle » de ma conférence est féminine. Or, mon agent de l'époque, Sylvain Simard, me dit un jour que les gens de la mine IAMGOLD de Rouyn-Noranda m'ont invité à présenter ma conférence devant leurs employés. Comme je suis aussi chroniqueur et éditorialiste sportif, j'imagine que les responsables pensaient que j'allais leur parler de Guy Lafleur, Vlad Guerrero et Maurice Richard, de la joie de la *puck* et de la beauté de la balle.

Bien sûr, ce n'était pas le cas.

Quand je me suis retrouvé devant ce public de 400 personnes, composé à 98 % de gars, en majorité des mineurs musclés, tatoués et relativement rasés, je me suis inquiété. Quelle serait leur réaction à mon discours ?

Eh bien, un silence très attentif a empli la salle pendant toute la conférence. Un silence de plus d'une heure, interrompu ici et là par quelques sanglots et autant d'éclats de rire.

Après ma prestation, plusieurs de ces robustes travailleurs sont venus à ma rencontre pour me serrer la pince et me remercier. Ma main droite et ses fidèles doigts ont été mis à l'épreuve par ces solides gaillards. Quelques-uns avaient les yeux rougis et la gorge empêtrée par l'émotion. Au bout d'une dizaine de minutes, il ne restait que quelques personnes autour de la scène : les organisateurs de l'événement, les patrons de la mine, mon agent, les responsables des ressources humaines, quelques mineurs, moi-même. Et un jeune couple, fin trentaine.

Les deux se sont avancés lentement vers moi. Je les sentais intimidés. L'homme, Richard Tremblay, était superviseur principal pour tout ce qui concernait l'électricité à la mine

IAMGOLD. Il était de taille et de poids moyens, portait des verres. Il m'a tendu la main, les yeux un peu humides, le visage grave.

— Bravo, monsieur Tétreault, c'était très intéressant et inspirant. Je vous présente ma femme, Manon.

— Plaisir, Manon. Tu travailles aussi à la mine, j'imagine?

— Non. Mais j'ai eu une permission spéciale pour assister à votre conférence. J'ai adoré ça.

— Une permission spéciale?

Richard est intervenu.

— Normalement, ces conférences sont réservées aux employés de la mine, mais j'ai demandé à la direction de faire une exception et de laisser Manon y assister. Elle a lu votre livre *Je m'appelle Marie* et elle tenait à vous voir, et surtout à vous entendre. Les gens ici connaissent tous notre histoire personnelle et il y a un lien.

— Merci, Manon, c'est gentil. Je ne t'ai pas trop déçue?

— Pas du tout, au contraire.

Après ma remarque (faussement humble), il y a eu un silence. J'ai eu le temps de remarquer que Richard devenait tranquillement chauve. Il ne perdait pas ses cheveux comme tout le monde; il n'avait presque pas de cheveux sur le haut de la tempe gauche. Manon, elle, avait des allures méditerranéennes. Était-elle Italienne? Grecque? Marocaine? Turque peut-être? Eh bien, pas du tout: elle est originaire du nord de l'Ontario, d'une ville voisine de Sudbury. L'habitat naturel de plusieurs familles canadiennes-françaises. Même pas proche de la Méditerranée. C'est une Rocheleau, un nom très abitibien.

L'AMOUR QUI NAÎT

Manon et Richard se sont rencontrés au début de l'adolescence et n'ont plus jamais regardé derrière. Aujourd'hui, ils sont toujours ensemble et heureux de l'être, malgré une terrible tragédie qui a secoué le couple, l'Abitibi et le Québec au complet.

Richard Tremblay a passé toute sa vie à Rouyn-Noranda. Il y est né et y vit toujours. C'est sa patrie. Plus que ça, c'est sa grande famille : les liens y sont très serrés, surtout que Manon et lui sont des figures connues. Il y passera le reste de son existence, dans l'air pur, parmi les siens, l'or brut et les mouches. Le temps des vacances, il ne fait que troquer le confort de sa maison pour sa tente ou sa belle roulotte. Pour cet homme des bois, le camping, c'est le paradis, sa bulle sacrée. C'est non négociable.

Manon Rocheleau est née le 12 avril 1971. Richard l'a suivie quelques mois plus tard sur le chemin de la vie, soit le 8 octobre de la même année. Alors qu'elle est toute petite, son

père installe la famille dans la région de Ville-Marie, la capitale du Témiscamingue, dans une ferme de Lorrainville, une petite bourgade d'à peine plus de mille habitants.

Une dizaine d'années plus tard, alors que Manon a 11 ans, la famille bouge une fois de plus et s'installe à Rouyn-Noranda. Le papa Rocheleau n'a plus la force ni l'envie de s'occuper de la ferme.

À l'aube de l'adolescence, c'est un cousin de Manon, Martin, qui pilote le premier chapitre de son histoire d'amour avec Richard. Avec un petit plan machiavélo-romantique derrière la tête, Martin, feignant l'innocence, se présente à l'endroit où travaille Manon, la boutique Au Coton, accompagné de deux copains. Un de ces deux sbires est Richard. Le cousin croit dur comme fer que celui-ci ferait un « bon parti » pour Manon. Il a le pif pour ce genre de chose, prétend-il.

L'avenir va lui donner raison.

À cet âge, comme c'est écrit dans le grand livre de l'adolescence, Richard « suit la mode », mais à sa façon, car il n'est pas féru des diktats. Sa garde-robe et sa coupe de cheveux sont rudimentaires. Il semble en fait avoir pigé son style à la fin des années 1950 : il porte un blouson de cuir noir, des jeans bleu pâle, un t-shirt blanc, un pendentif en forme de tête de mort au cou et des bottes de travail légèrement usées, avec *caps* d'acier. Rien n'est signé, ni par Dior ni par Lagerfeld. Sa mode est signée Richard Tremblay et sort tout droit des années *beatniks*. La génération *On the Road* de Jack Kerouac et Allen Ginsberg, une mode indémodable qui lui sied à la perfection.

Après cette brève introduction sur les lieux de travail de Manon, ce sera la première rencontre « officielle » : le vendredi 18 décembre 1987, juste avant les vacances de Noël, il y a une soirée de danse à la polyvalente d'Iberville, à Rouyn-Noranda. Martin, le cousin entremetteur improvisé, s'assure que les deux éventuels tourtereaux y seront.

Pour Richard, le jello prend tout de suite ; pour Manon, ce n'est pas immédiat. Il est si différent d'elle ! Avec son style, il n'a, au premier regard, rien de rassurant. Il a plutôt les allures d'un dur, d'un *tough*. Il a une drôle de mine (on est à Rouyn...), légèrement rébarbative. Il ne donne pas l'image du gendre qu'espèrent les parents de la jeune fille, c'est sûr.

Manon est très discrète par nature. Elle est incapable de regarder les autres dans les yeux et préfère de loin l'ombre à la lumière. Ça lui vient de sa vie de fille de fermier. Cousin Martin suggère à sa cousine de ne pas se laisser impressionner par les allures de Richard :

— Ne regarde pas juste son habit : sous ses allures un peu *bum*, ce gars-là cache un grand cœur et il est doux comme de la soie.

Martin a aussi quelques mises en garde pour Richard :

— Ma cousine Manon est très réservée, mais elle s'amadoue facilement avec le temps ; il ne faut juste pas la brusquer. Concentre-toi sur sa beauté, le reste suivra bien naturellement. C'est une bonne fille.

Martin, fin renard, a trouvé les mots qu'il fallait pour faciliter l'embrassement de l'étincelle. Ils dansent un premier *slow*, sur la pièce *Alone* du groupe Heart. Manon s'était dit que si *Alone* jouait ce soir-là, elle allait demander à Richard de danser...

*I know you're dying to meet me
But I can just tell you this
Baby, as soon as you meet me
You'll wish that you never did*

Puis une deuxième danse collée... et une troisième... Leurs lèvres se touchent, d'abord délicatement, puis la passion s'en mêle et la douce destinée s'occupe du reste.

Ils ne se quitteraient plus jamais.

Ils commencent donc à se fréquenter et l'amour, jour après jour, fait son nid et consolide sa base. La mère de Manon, Nicole, toise Richard et se pose des questions tout à fait légitimes. On décèle chez elle un gros brin d'inquiétude. Il aurait fallu qu'elle voie ses résultats scolaires, ça l'aurait rassurée. En français, notamment. Richard adore sa langue, lui fait honneur en classe et s'avère un élève de grand talent. C'est un travaillant, en plus, un bûcheur orgueilleux qui veut la première place. Il a l'esprit cartésien et est doté d'un sens unique de l'analyse logique. Mais il y a ce look un tantinet rébarbatif...

Quoi qu'il en soit, le destin aura voulu que Manon et Richard s'aiment en profondeur. Cet amour s'est déclenché à la vitesse de la foudre. « Nous allons un jour nous marier et nous passerons notre vie ensemble. » Qui, ici-bas, peut obstiner la destinée ?

Tout au long des années précédant le mariage, il n'y a jamais le moindre accroc. Le plan de vie de Manon s'ajuste parfaitement à celui de Richard, et vice versa. Aucune retouche n'est nécessaire. Le Grand Couturier de l'Amour ne s'est pas trompé d'un seul pli, d'une seule couture. Il y a des fiançailles discrètes, pour la forme, en présence de quelques proches. Ils achètent même leurs bagues ensemble, à la même bijouterie. Et tant pis pour l'effet de surprise !

Dès le départ, et ça ne s'est jamais démenti par la suite, il y a du respect entre eux, un respect véritable, et il y a du bon temps, du bon temps véritable. Surtout au chalet des parents de Richard, un endroit qui plus tard tiendra un rôle capital dans leur vie. Toute leur adolescence, c'est là qu'ils passent leurs étés. Baignade, balades sur le lac et camping sur l'île du Loup, au milieu du lac Beauchastel. Manon craint la présence du loup, justement ; le moindre craquement de branche l'inquiète, et Richard la rassure entre ses bras câlins.

Leurs corps se sont connus très vite (un mois à peine après leur première danse). Encore là, dans l'alcôve, l'harmonie est idéale. Ils ont beaucoup répété et pratiqué ces harmonies et ces chorégraphies, et sont devenus de fabuleux musiciens-danseurs.

L'importante question de savoir s'ils auront ou non des enfants fait immédiatement consensus. Oui, ils auront des enfants. Un oui sans appel, assumé, énorme, sonore.

LES ANNÉES DE BONHEUR

Samedi 10 août 1991

Devant une foule de témoins, d'amis et de membres des deux familles élargies, Manon, 20 ans, et Richard, 19 ans, se jurent de s'aimer pour la vie. Évaluation approximative : ils sont 350 dans l'église. Un repas digne des rois ainsi qu'un beau gâteau finement décoré réjouiront toutes ces papilles. Les invités sont tous bien vêtus, souriants sous cette fraîche petite pluie d'été, empruntée à l'automne. Comme le veut le dicton, *Mariage pluvieux, mariage heureux.*

Retentissant dans l'église, une chanson de Heart : *Alone.*

Les nouveaux mariés ont une nature privée. Les grandes manifestations publiques, ce n'est pas leur tasse de thé : ils préfèrent les soupers à quatre ou à six. Ils y trouvent un espace plus confortable pour aller un peu plus profondément dans leur recherche du sens de la vie.